

**Notre plaine et les leurs...:  
images du Manitoba et de la France chez  
Gabrielle Roy\***

par

Nathalie Dolbec  
French Studies  
University of Windsor  
Windsor (Ontario)

RÉSUMÉ

Entre la plaine canadienne («Le Manitoba»), où une eau sage nourrit à la fois d'abondantes récoltes et d'adorables mirages, et les finistères salins de Bretagne («Sainte-Anne-la-Palud») et de Camargue («La Camargue»), plaines gorgées d'une «eau malsaine», *Fragiles lumières de la terre* évoque non seulement la distance physique entre deux continents mais celle aussi entre le paradis enfantin revisité, niché au «milieu du monde», et deux espaces saumâtres, excentrés, à la fois marqués par la guerre et voués à la pire modernité. Notre étude des modes d'organisation interne du descriptif dans ces trois reportages va privilégier trois opérations recensées par les théoriciens: l'ancrage, la reformulation et l'assimilation. L'examen de l'ancrage, celui surtout du mot-légende qui accompagne le thème-titre, permet ici d'assigner au descriptif une fonction positionnelle qui l'indexe à un genre spécifique: l'idylle pour «Le Manitoba», l'élégie pour «Sainte-Anne-la-Palud» et «La Camargue». Mais le marquage générique initial des trois textes est remis en question à travers l'opération de reformulation. La description idyllique du Manitoba débouche sur une conclusion saumâtre, rejoignant ainsi l'esprit des deux autres, qui, à leur tour, vont glisser de l'élégie à la

---

\* Version remaniée d'une communication présentée au treizième congrès biennal de l'*American Council for Québec Studies* (ACQS) qui s'est tenu à Mobile (Alabama) du 24 au 27 octobre 2002.

polémique. Or, ce dernier mot va retrouver son sens originel lors de l'étude des opérations d'assimilation: comparaisons et métaphores s'organisent ici en allégories de la guerre et de la paix. La gestion de ces trois opérations descriptives dans les textes à l'étude appelle la métaphore camusienne de *l'exil* et du *royaume*. À première vue, la plaine manitobaine figure le royaume; celles du Finistère breton et de la Camargue représentent l'exil. Mais ce royaume qu'est le Manitoba n'est pas à l'abri de l'amertume. Une prise de conscience s'impose: nul royaume, fût-il paradis d'enfance, n'est désormais dissociable de l'exil.

#### ABSTRACT

Between the Canadian plains ("Manitoba"), where fresh water simultaneously nourishes abundant crops and charming mirages, and the saline land's ends of Bretagne ("Sainte-Anne-la-Palud") and of Camargue ("The Camargue"), plains soaked with "unwholesome water," *Fragiles lumières de la terre* evokes not only the physical distance between two continents but also the distance between the child's paradise revisited, nestled at the "axis of the world," and two brackish spaces, which are at land's end, both marked by war and representative of the worst aspects of modernity. Our analysis of the internal modes of organization of the descriptions in these three articles will focus on three operations studied by theoreticians: anchoring, reformulation and assimilation. The study of anchoring, especially the one of the legend-word which accompanies the title-theme, allows for the designation of a positional function for the descriptions, which ties them to a specific genre: the idyll for "Manitoba," and the elegy for "Sainte-Anne-la-Palud" and "The Camargue". But the initial genre labelling of the three articles is called into question by the operation of reformulation. The idyllic description of Manitoba ends with a brackish conclusion, thus rejoining the spirit of the other two, which in turn move from elegy towards a polemic tone. The latter term takes on its full meaning in the study of the operations of assimilation, where similes and metaphors take the form of war and peace allegories. The manipulation of these three descriptive operations in the texts evokes Camus' metaphor of *exile* and the *kingdom*. At first glance, the plains of Manitoba appears as the kingdom, while those of Bretagne's Finistère and the Camargue represent exile. But this kingdom that is Manitoba is not free of bitterness. One realizes that no longer can a kingdom, even a child's paradise, be separated from exile.

On sait l'importance de la plaine dans l'œuvre de Gabrielle Roy. Peinte d'un bout à l'autre de l'œuvre, objet de fascination et de quête, pour la narratrice comme pour ses personnages, sa dimension polysémique a inspiré un volume appréciable de recherches. Citons, entre autres, Marguerite A. Primeau (1973), Richard Chadbourne (1978), Cédric May (1981), Carol J. Harvey (1982, 1992, 1993, 1994), Pierre-Yves Mocquais (1984, 1995), Paulette Collet (1992), Robert Viau (1992a, 1992b) et Marie-Lyne Piccione (1996). Le diagnostic de Pierre-Yves Mocquais sur l'importance de la prairie chez Roy peut aisément s'appliquer à la plaine: «la prairie est au centre de tout, décrite, évoquée, célébrée, crainte sans doute mais néanmoins admirée, pour tout dire personnifiée» (Mocquais, 1984, p. 161). Pour Marie-Lyne Piccione, la plaine canadienne devient même, ici, «le modèle absolu en fonction duquel sont appréhendés tous les autres paysages» – jusqu'à la place de la Concorde à Paris (Piccione, 1996, p. 315).

Si l'on en croit le relevé effectué par Pierre-Yves Mocquais, le mot «plaine» lui-même revient «155» fois au moins dans les textes «manitobains» de Roy, c'est-à-dire ceux «où la Prairie de l'Ouest canadien est omniprésente»: *La Petite poule d'eau*, *Rue Deschambault*, *La montagne secrète*, *La route d'Altamont*, *Un jardin au bout du monde* et *Fragiles lumières de la terre* (Mocquais, 1995, p. 180, 181). Ce dernier ouvrage<sup>1</sup>, où «éclate toute la ferveur de Gabrielle Roy pour la plaine canadienne» (Mocquais, 1995, p. 176), présente la particularité de décrire trois paysages, qualifiés de «plaine», situés de part et d'autre de l'Atlantique, et dont chacun occupe un texte du recueil dans la catégorie «reportages»<sup>2</sup>: le Manitoba, le Finistère breton et la Camargue.

«Le Manitoba»<sup>3</sup>, qui date de 1962 et qui a été publié à Montréal dans le *Magazine Maclean*, puis repris dans *Fragiles lumières de la terre* en 1978, raconte le retour de la narratrice sur les lieux de son enfance. «Sainte-Anne-la-Palud»<sup>4</sup> a été écrit en 1948 à Concarneau, dans le Morbihan, et publié pour la première fois en 1951 à Ottawa dans *Nouvelle revue canadienne*. Inséré dans *Fragiles lumières de la terre* sous la rubrique «Paysages de France», le texte présente un rituel breton, ce qu'on appelle là-bas un «pardon» (Ricard, 1996, p. 322). «La Camargue»<sup>5</sup> figure également sous la rubrique «Paysages de France». Ce reportage date de 1949. Il a été rédigé à Saint-

Germain-en-Laye, non loin de Versailles, et publié une première fois en 1952 à Montréal, dans la revue *Amérique française*. Il relate un séjour de Roy dans le delta du Rhône et s'attarde sur le célèbre rassemblement gitan des Saintes-Maries-de-la-Mer, occasion annuelle de dévotions à Sara, la servante noire des deux saintes en titre, Marie-Jacobé et Marie-Salomé<sup>6</sup>. On retiendra déjà le fait que les trois textes évoquent des pèlerinages. Ils seront donc des lieux probables d'interrogation, où l'enquête va vraisemblablement s'assortir d'une quête.

Cette promesse, s'ajoutant à la contiguïté textuelle des trois descriptions, nous a inspiré une comparaison des moyens descriptifs impliqués dans «Le Manitoba», «Sainte-Anne-la-Palud» et «La Camargue». Cette démarche devrait jeter quelque lumière sur la façon dont est vécue la confrontation de deux mondes, le Canada et la France, qui ont profondément marqué la romancière, et ouvrir peut-être des perspectives nouvelles sur l'image de la plaine – telle au moins qu'elle se dessine à une période relativement précoce de l'œuvre.

Mais auparavant, il faudra mesurer la fréquence du mot «plaine» dans les trois textes à l'étude, puis esquisser une réflexion sur la pertinence de ce même mot, s'agissant des deux paysages français, enfin en dégager la charge allégorique.

\* \* \* \* \*

Employé «35 fois» dans *Fragiles lumières de la terre* (Mocquais, 1995, p. 181), le mot «plaine» revient dix-sept fois dans «Le Manitoba», deux fois dans «La Camargue»<sup>7</sup> et une seule fois dans «Sainte-Anne-la-Palud». Cette disproportion appelle une remarque. Si, dans «Le Manitoba», la fortune du mot n'a rien de surprenant, c'est sa seule présence qui peut étonner s'agissant de la Camargue et du Finistère, deux paysages qui ne suscitent généralement pas cette appellation.

La Camargue, comme tout delta qui se respecte, est généralement perçue comme un milieu équivoque, une émulsion de terre et d'eau. Celui-ci est truffé d'étangs, de marais, plus récemment de rizières, et se prête fort mal à une étiquette continentale, sauf, bien sûr, si on lui adjoint, en guise

de correctif, un adjectif comme «liquide» («la plaine liquide», Roy, 1982, p. 139) – ce que la descriptrice fait ici une fois, avec d'autant moins de scrupules que ses descriptions de la plaine manitobaine appellent presque inmanquablement, comme l'a noté Carol J. Harvey dans son livre *Le cycle manitobain de Gabrielle Roy, l'analogie maritime* (1993, p. 186-192)<sup>8</sup>.

Au sens strict du terme, c'est plutôt à une contrée adjacente, la Crau, véritable désert autrefois, aujourd'hui vouée aux cultures maraîchères, qu'on décerne l'appellation de plaine – et c'est la Crau, non point le delta, qu'évoque l'incipit de «La Camargue»: «Après la plaine d'Arles, nous avons atteint un pays vraiment étrange» (Roy, 1982, p. 131).

Enfin, l'allusion au développement récent de la riziculture en Camargue, qui a obligé à «irrigu[er] la plaine» (Roy, 1982, p. 132), fournit ici à la descriptrice la seule occasion d'utiliser le mot «plaine» de façon absolue, c'est-à-dire sans locution déterminative ou descriptive. En discernant cette appellation aux portions non encore détrempées du delta, déjà minoritaires, le descriptrice rend au mot un ordre de pertinence (la terre ferme) mais en diminue un autre (la vastitude).

Ces vicissitudes appellent une constatation: comme en d'autres circonstances – l'évocation, par exemple, dans *La détresse et l'enchantement*, de la place de la Concorde<sup>9</sup> – la descriptrice royenne semble saisir la moindre occasion de *placer* le mot «plaine» – et autorisent déjà une hypothèse: ce mot, qui représente l'objet de façon approximative, parfois inexacte, serait plutôt un sésame qui, plus qu'il ne décrit, promet et suscite une réflexion, d'un bout à l'autre de l'œuvre, d'un monde à l'autre.

Quant au Finistère breton, il n'est lui aussi une plaine, à l'extrême rigueur, que si on lui ajoute l'immense horizon marin, les espaces pélagiques, et son ciel de bout du monde souvent balayé par un vent violent, comme la Camargue par son mistral – et comme la plaine canadienne. Vu sous cet angle, c'est, en un sens, le vent et l'eau qui font la plaine. Nous pourrions alors reformuler notre hypothèse en ces termes: plus qu'une entité géographique répondant à des critères connus et objectifs, la plaine royenne, espace de rencontre

élémentaire, est en bonne part une *fabrication*, une possible allégorie de la mouvance de la pensée et des remous de l'interrogation.

Dans les deux reportages français qui nous intéressent, on pourrait certes estimer qu'on a affaire à un cas d'espèce, et qu'en s'émancipant de la stricte obéissance géographique, le visiteur royen retrouve tout simplement – ou plutôt entretient – ce regard manitobain souvent porté à gommer la distinction entre la terre et l'eau. Sous cet angle, le choix de la Camargue et du Finistère n'aurait rien d'insolite. Non seulement Roy choisit des espaces saturés d'eau, mais elle présente ce phénomène comme une fatalité en marche: la riziculture camarguaise, observe-t-elle, est en passe de délayer le peu de sol ferme qui demeurerait dans le delta (Roy, 1982, p. 131-132) – compromettant ainsi la viticulture, qui exige un sol plutôt compact. On pourrait donc se demander si, loin de respecter l'esprit du reportage, Roy ne s'attache pas à recomposer son paysage d'élection au fil de ses tribulations, un paysage dont l'empreinte s'avérerait – ou serait présentée comme – *indélébile*. Dans les deux cas de figure, cela reviendrait à dire que Roy journaliste emporte dans ses bagages bien plus qu'un modèle de référence, une exigence de conformité, une fatalité du regard imposée par la pesanteur atavique.

Il est beaucoup plus raisonnable de poser que ce n'est pas la plaine manitobaine que Roy transporte dans ses bagages, mais une allégorie, cette image de la plaine liquide qui, bien au delà de l'exactitude référentielle, suscite admirablement l'imagination et éveille de multiples interrogations, pour la simple raison qu'elle implique un délicat équilibre<sup>10</sup>. Certes, la journaliste va proposer des descriptions hypothéquées par le regard atavique, mais cette hypothèque, loin de trahir le projet journalistique, va l'enrichir d'un dilemme. Ainsi, la saisie préliminaire des deux paysages français sera liée à deux présomptions: 1) il s'agira de «plaine», mais dans une perspective strictement dialectique; 2) le paramètre déterminant, celui qui va lancer la réflexion, sera le rapport de la terre et de l'eau.

Qu'il y ait là matière à réflexion, cela ne fait guère de doute. L'antithèse est brutale entre l'épisode manitobain, qui est le paradis de l'enfance<sup>11</sup> revisité, et les deux textes français,

qui décrivent des descentes en enfer. La Camargue et le Finistère sont des espaces excentrés, des extrémités de la terre (c'est évidemment le sens de «Finistère»<sup>12</sup>), tandis que le Manitoba, niché au cœur du continent nord-américain, procure à la descriptrice le sentiment d'être au «milieu du monde» (Roy, 1982, p. 119). Mais, à première vue, rien n'articule mieux l'antithèse entre la plaine canadienne et la plaine française que certaines caractérisations de nature hygrométrique.

Le Manitoba, nous rappelle la descriptrice, est un ancien lac devenu «plaine lacustre», un «pays de beaucoup d'eau» avec ses trois grands lacs d'eau douce et ses innombrables «cours d'eau reliés les uns aux autres» (Roy, 1982, p. 112), capable de susciter des «mirage[s]» (Roy, 1982, p. 119). L'eau inonde alors les arbres, les maisons, et fait flotter les choses. Mais, une fois le tableau (impressionniste, à n'en point douter) brossé et admiré, il suffit à l'observateur de s'approcher pour que la féerie s'estompe, révélant une réalité réconfortante et la promesse de nourritures bien terrestres: la «belle terre lourde» n'est que «légèrement humide» et promet d'abondantes récoltes (Roy, 1982, p. 109).

En regard, si les deux plaines françaises sont également tributaires de l'eau, susceptible là aussi de favoriser l'industrie humaine, cette eau n'est fiable ni en quantité ni en qualité. Comme son nom l'indique, le territoire de Saint-Anne-la-Palud est un «ancien marais salant» (Roy, 1982, p. 123) tout comme la Camargue, «baignée d'eau» (Roy, 1982, p. 133) mais «lourd[e] de sel» (Roy, 1982, p. 132). Jadis source de vie, le sel, à présent, «rong[e]» la lande bretonne (Roy, 1982, p. 125), comme il «rong[e]» en Camargue les «herbes», les «plantes» et les fermes, qu'il «zèbr[e] de rouille», et, pire encore, comme il «rong[e]» l'«humeur» et l'«amitié» (Roy, 1982, p. 131). Cette présence du sel dans la plaine liquide, Carol J. Harvey l'a soulignée, notamment dans *La route d'Altamont*, et interprétée à partir des théories de Northrop Frye, pour conclure que la plaine devient chez Roy «symbole du chaos et de la mort autant qu'appel à la découverte» (Harvey, 1993, p. 186). Il n'est donc pas surprenant que ces deux «pays de saumure» (Roy, 1982, p. 131) – et la métaphore du *saumâtre* s'ensuit – soient à l'image de ce qui vient de ravager le pays, la guerre,

mais aussi de ses séquelles. Le cataclysme mondial n'a épargné ni l'ouest du pays ni, c'est moins connu, le couloir rhodanien: la ville d'Arles, à la pointe du delta, a été copieusement arrosée par l'aviation alliée avant le débarquement de Provence. Quant aux séquelles, il s'agit, ici et là, de macabres découvertes à la libération du territoire, de terribles pénuries, de brutaux règlements de comptes, de conflits sociaux aigus, d'une paix précaire aussitôt brisée par la rébellion de l'empire colonial. Plusieurs de ces calamités sont exposées dans les deux reportages, soit directement, soit allégoriquement<sup>13</sup>. Bref, les deux plaines françaises, décrites comme des espaces excentrés, où le rapport terre-eau, déjà précaire, n'a pas été convenablement géré par l'être humain, fournissent d'évidentes – voire providentielles – allégories de la folie humaine, tandis que la plaine manitobaine est décrite comme un séjour d'équilibre entre la providence géographique et l'industrie humaine, un *milieu*, au sens géométrique et philosophique du terme. Du moins à première lecture.

Pour affiner notre étude des plaines canadienne et françaises telles qu'elles se présentent dans *Fragiles lumières de la terre*, portons à présent notre attention sur le système descriptif des trois textes, sur les modes d'organisation interne qui caractérisent ce système. Il nous est très vite apparu que cette démarche devait privilégier trois opérations qui ont beaucoup occupé les théoriciens du descriptif ces derniers temps, à savoir l'ancrage (lieu possible de positionnement), la reformulation et l'assimilation.

### L'ANCRAGE ET LE POSITIONNEMENT

Selon Jean-Michel Adam et André Petitjean, l'ancrage relève de la schématisation du descriptif. Il y a ancrage lorsque l'objet du discours, le «thème-titre», est posé en début de segment descriptif (Adam et Petitjean, 1989, p. 114). Cette identification initiale de l'objet à décrire peut être plus ou moins rapide, plus ou moins explicite. Les descriptions qui nous intéressent ne font guère problème à cet égard: aussi bien le titre lui-même écarte d'emblée tout retard et toute ambiguïté. On observe en revanche que, dans les trois fragments, l'ancrage du thème-titre s'accompagne de «mots-légendes» facilement identifiables. Philippe Hamon réserve



cette appellation aux mots ou syntagmes, dont la présence est optionnelle, et dont la fonction est de définir d'emblée la «tonalité globale» du segment descriptif (Hamon, 1993, p. 153). Ainsi, la description du Manitoba est tout de suite programmée, dans sa tonalité, par le mot-légende «charme» (Roy, 1982, p. 103), tandis que celle de la Camargue est placée d'entrée sous le signe de l'«étrange» et du «malsain» («un pays vraiment étrange», «une eau malsaine», Roy, 1982, p. 131) et celle de Sainte-Anne-la-Palud sous celui de la solitude («La chapelle [...] était seule», Roy, 1982, p. 123).

Or, dans un récent ouvrage, un autre théoricien du descriptif, Yves Reuter, dégage une fonction inédite de la description, fonction nécessairement liée à la présence d'un mot-légende et baptisée fonction «positionnelle». Outre ce qu'il révèle de la tonalité du fragment à venir, le mot-légende peut constituer un «signe interne et implicite» permettant d'indexer le segment descriptif à un genre spécifique (Reuter, 2000, p. 149). À cet égard, les trois descriptions qui nous occupent ne font pas de mystère. Dans «Sainte-Anne-la-Palud», le mot-légende «seule», combiné avec le syntagme «gonflée d'ennui» (on reconnaît l'image du *cœur gros*) puis avec le prédicat qualificatif «plaintive» renvoie expressément au genre élégiaque (Roy, 1982, p. 123). Il en est de même dans l'incipit de «La Camargue», où le mot-légende «étrange» appelle la notion d'exil («exilés entre ciel et mer», Roy, 1982, p. 131), alibi traditionnel de l'élégie. L'autre mot-légende, «malsain», semble promettre un recours éventuel à l'horreur. Dans un tout autre registre, le mot-légende «charme» inscrit la description du Manitoba dans la tradition de l'idylle.

Ces positionnements seront vite suivis d'effet. La plaine manitobaine baigne dans l'idyllique. Elle est semée d'«adorables villages» (Roy, 1982, p. 105) et la rivière Rouge «mire dans l'eau placide ses maisonnettes blanchies au lait de chaux, teintées parfois de rose ou de bleu tendre» (Roy, 1982, p. 106). Côté breton et provençal, la promesse est également tenue. L'omniprésence du sel, à laquelle s'ajoute l'aspect lunaire des marais salants, leur dessin monotone, et naturellement tout un intertexte socio-historique lié à l'exploitation des salines (besogne souvent assignée aux exilés), tout cela vient sous-tendre la tonalité élégiaque du

texte. Dans «Sainte-Anne-la-Palud», tristesse et solitude imprègnent le paysage: «de longs temps de solitude gardaient à cette terre sa tristesse d'anciens marais salants» (Roy, 1982, p. 123). Dans «La Camargue», le «morose» étang du Vaccarès et le «cri de solitude» poussé par l'oiseau réaffirment le projet élégiaque (Roy, 1982, p. 131) – et confirment le recours à l'horreur, quand un cri humain cette fois, celui des «gardians» – une «espèce de rude chanson de la solitude» – devient «rauque» et même «hurlement» (Roy, 1982, p. 138). On peut se demander d'ailleurs si Roy n'a pas extrapolé ici le chant flamenco cultivé non seulement par les pèlerins gitans, dont la piété «chante», «pleure» et «se dramatise» (Roy, 1982, p. 135), mais aussi par les familles gitanes, souvent fortes de centaines de membres, qui ont élu domicile en Camargue – on sera peut-être étonné d'apprendre que le français est la langue quotidienne de Manitas de Plata et des Gypsy Kings. Enfin, la toponymie elle-même augmente la tonalité élégiaque: synonyme de marais, le palud a pris au fil du temps une connotation résolument malsaine (paludisme, enlissement, etc.), tandis que le Vaccarès et la Camargue évoquent par paronymie (et à travers l'étymologie populaire) des images de vacuité et d'amertume.

## LA REFORMULATION

Cependant, le marquage générique des trois textes peut être remis en question quand intervient une autre opération descriptive, la reformulation. Tout comme l'ancrage, la reformulation globale sert à schématiser le descriptif. L'opération de reformulation «reprend en le modifiant le thème-titre initial» (Adam, 1993, p. 105). Autrement dit, elle remet en cause, avec un retard souvent appréciable, l'identité de l'objet décrit ou l'idée qu'on s'en faisait – ou encore, comme ici, la tonalité même du segment. On a alors affaire à un «ré-ancrage» (Adam, 1992, p. 86) qui assure «non seulement la cohésion de la séquence, mais sa progression» (Adam, 1990, p. 172). Dans «Le Manitoba», la reformulation s'opère à la faveur d'un glissement de sens, d'une *métalepse*. Alors que le positionnement idyllique appelait tout naturellement le mot «mirage», avec une connotation franchement euphorisante, c'est finalement la connotation dysphorique qui va s'imposer. S'il est vrai que la clausule – et

René Labonté le souligne – est «tournée vers l'avenir» (Labonté 1982, p. 93, note 6), la reprise du mot «mirage» n'en sanctionne pas moins un douloureux retour de lucidité:

J'imagine que nos frères de langue au Manitoba pourraient devenir solidaires du Québec et le Québec de ces vies qu'il a trop longtemps ignorées ou laissées à elles-mêmes.

Je rêve d'une fraternité s'établissant du moins entre nous, de l'Acadie, du Québec, des colonies ontariennes, des Prairies.

Ou est-ce là mirage encore? (Roy, 1982, p. 120).

Toujours par le biais d'une reformulation, tout ce qui dans les deux descriptions françaises pouvait passer pour du métalangage de l'élégie – et surtout ce mot obligé qu'est «plaintive» – aboutit, par métalepse, à l'idée de récrimination. Vers la fin de «Sainte-Anne-la-Palud», le ton élégiaque, justifié *a priori* par le principe de repentance qui anime tout pèlerinage, laisse la place à la rancœur quand transparait le côté mercantile de l'événement:

Et une prière très pure, *il se peut*, s'élevait de quelque coin de la lande. Une âme droite offrait *peut-être* sa peine, gratuitement. Une âme droite ne mettait *peut-être* dans sa prière que l'étonnement et la solidarité parfaite de la douleur, sans souci de la *monnayer* (Roy, 1982, p.130, nous soulignons les modalisateurs).

On observe le même cheminement dans «La Camargue». Le positionnement élégiaque initial est d'abord imputé à la fatalité géographique (un pays rongé par le sel). Puis la plainte devient vite «récriminations» et la responsabilité humaine est dénoncée, comme dans l'exemple suivant, où une nouvelle métalepse substitue le ton contestataire au ton élégiaque: «De la terre constamment lavée et irriguée, on avait obtenu quelques petits arbres, un peu de foi. De quoi vivre et *se plaindre!*» (Roy, 1982, p. 131, nous soulignons). Un peu plus loin, un simple détail semble récuser d'avance la rassurante esthétique de carte postale qui nourrit depuis toujours le tourisme camarguais, l'image incontournable de ce mas de gardians qui rappelle de façon si irrésistible les très vieilles demeures du Québec ou d'Acadie: «Un soir, à l'un de ces vieux mas ayant presque tout perdu de leur crépi rose, nous nous étions arrêtés. Là, comme ailleurs, nous devons entendre des *récriminations*» (Roy, 1982, p. 131,

nous soulignons). Pour mémoire, ces récriminations sont celles des vigneron et des bergers, furieux de l'implantation des rizières qui dévore la vigne et oblige à la transhumance – exil provisoire (Roy, 1982, p. 132). Doléances partagées par la narratrice, qui entre dans la polémique: «Il nous semblait qu'ils avaient peut-être motif de *se plaindre*, ces vigneron appauvris» (Roy, 1982, p. 132, nous soulignons).

Dans les trois textes à l'étude, il semble donc que l'indexation générique initiale – idylle, élégie – constitue en fait un *leurre*<sup>14</sup>. La description idyllique du Manitoba débouche sur une amertume, sur une conclusion saumâtre qui rejoint finalement l'esprit des deux autres descriptions. Qui plus est, dans ces dernières, la tonalité élégiaque déclarée est elle-même adroitement reformulée en polémique. Ce qui aurait pu n'être qu'amère poésie à couleur vaguement métaphysique prend une allure contestataire qui surprendra peut-être les adeptes d'une Gabrielle Roy gentiment inoffensive. Mieux encore, la démarche descriptive des trois textes semble trahir une certaine duplicité – dont on voudra bien reconnaître qu'elle constitue, en littérature sinon dans les relations humaines, un agrément. Le recours à ce type particulier de reformulation, qu'il faudrait peut-être appeler repositionnement et qui risque de désarçonner le lecteur, est une occasion supplémentaire de reconnaître, bien au-delà de son «caractère classique», l'«éclatante modernité» de l'œuvre (Saint-Martin, 1998, p. 13).

## L'ASSIMILATION

À la lisière du fonctionnel et du sémantique, l'analyse du descriptif s'attache également à l'opération dite d'assimilation, une des «macro-opérations descriptives» recensées par Jean-Michel Adam et André Petitjean (1989). La présence de comparaisons, de métaphores, de négations et de reformulations locales dans le descriptif sont autant de signes qu'une opération d'assimilation a été mise en place par le descripteur. Nous nous bornerons ici aux comparaisons et aux métaphores qui, dans les trois textes, s'organisent en allégories de la guerre et de la paix.

Si la «placide» plaine manitobaine et la rivière Rouge, «lente» et «sommolente», offrent au regard «une sorte de paix

et de détente» (Roy, 1982, p. 115), la description du pèlerinage de Sainte-Anne-la-Palud évoque systématiquement la guerre. Les images ambivalentes s'accumulent. Celle de «la plaine [...] rongée comme un *cratère*» (Roy, 1982, p. 125, nous soulignons) ne saurait être innocente, composée quatre ans après le débarquement de Normandie, qui a fait du bocage un paysage lunaire, et le martyre des villes bretonnes, Brest en particulier, «dont il ne reste rien», écrira Prévert (1961). L'image de la plaine, dont la polysémie et la polyvalence se révèlent à chaque pas, relève à présent d'une géographie non point naturelle, mais dessinée par la folie humaine. La guerre a malheureusement ce pouvoir d'*aplanir* un paysage.

L'allégorie se poursuit avec les «*éclats métalliques* [du haut-parleur]», qui évoquent les shrapnels de sinistre mémoire (Roy, 1982, p. 125, nous soulignons). Le «chant des orgues» lui-même, détourné de son esprit, parvient du haut-parleur «en *rafales* irrégulières» (Roy, 1982, p. 126, nous soulignons). Cette topophonie guerrière, aggravée par le «fort roulement» qu'émet la «course furieuse des chariots des montagnes russes» (car il y a là des manèges, Roy, 1982, p. 129), s'actualise d'ailleurs par la présence d'une «baraque de tir» (Roy, 1982, p. 124) et d'un stand où il «s'agissait d'*abattre* [la cible] avec des pelotes» (Roy, 1982, p. 124, nous soulignons) – confirmation, si besoin était, que la violence demeure un besoin, même au sortir des pires cataclysmes. Enfin, toujours dans le contexte de l'époque, le spectacle des «pèlerins à pied» et des «cars bondés» (Roy, 1982, p. 123) évoque immanquablement l'exode des civils – tandis que les marchands occupés à «extorqu[er]» le prix fort pour des cierges rappellent l'inévitable marché noir (Roy, 1982, p. 126). Ces comparaisons et métaphores s'accompagnent d'allusions explicites à des conflits passés ou à venir – même si la Seconde Guerre mondiale n'est jamais directement évoquée. C'est l'époque, rappelons-le, où le spectre d'une guerre civile est encore présent en France, et où les fidèles sont régulièrement invités à prier pour la paix et pour l'union de tous les Français<sup>15</sup>. Dans «Sainte-Anne-la-Palud», les pèlerins prient la sainte d'«éloigne[r] la guerre» (Roy, 1982, p. 128) et lancent «une prière toute spéciale en faveur des soldats morts en Indochine» (Roy, 1982, p. 129)<sup>16</sup>.

Quant au pays camarguais, la descriptrice ne le juge «pas encore assez désert pour que s'y établît la paix» (Roy, 1982, p. 131). Les «désirs humains» y sont «impossibles à réconcilier» entre éleveurs, vigneron et riziculteurs (Roy, 1982, p. 135).

À relire à présent la description du Manitoba, on découvre cette même image de la guerre, simplement différée. Dans cette plaine «ouverte, géante, et cependant tendre et rêveuse» (Roy, 1982, p. 118) se livre une «lutte» linguistique «vive et difficile» dont les francophones sont les victimes désignées (Roy, 1982, p. 116). Au moment où l'image et le vocabulaire de la guerre font irruption dans le texte, et où l'idée de *mirage* va donner lieu à une spectaculaire reformulation / métalepse *in extremis*, l'image de la plaine liquide, ressurgie, va révéler sa dimension allégorique: ce «fin mirage d'eau», qui tremble «au loin sur la plaine» et vers lequel «on ne peut s'empêcher de marcher» (Roy, 1982, p. 118), trop *fin* sans doute, trop *invitant*, décrit à la fois l'incorrigeable attachement à un rêve de paix et la conscience de sa précarité.

\* \* \* \* \*

À invoquer des critères commodes, les trois plaines décrites dans *Fragiles lumières de la terre* représentent des univers on ne peut plus opposés. Le Manitoba est un milieu, les deux régions de France sont des extrémités. Ce contraste vaut au plan géographique, strictement parlant: d'une part, le cœur d'un continent, d'autre part, deux bouts du monde. Il vaut au plan sentimental: de ce point de vue, le Manitoba et le reste du monde n'appartiennent pas vraiment au même atlas; le premier est encore gravé dans l'album de l'enfance. Il vaut enfin au plan historique: le Manitoba apparaît comme l'espace de tous les possibles, de tous les espoirs, hors de portée des convulsions du vieux monde.

Le sentiment avoué d'être «au milieu du monde» appelle irrésistiblement la métaphore camusienne du *royaume* – que l'évocation des «grands silos», véritables «"châteaux" de l'Ouest» vient discrètement conforter (Roy, 1982, p. 119). Le Manitoba demeure, en fait, une féerie. En termes tout aussi camusiens, la description du Finistère et celle de la Camargue,

empreintes d'amertume, convoquent l'image de *l'exil*. On sait que ces deux métaphores définissent, chez Camus, un dilemme moral entre la quête de l'épanouissement, du bonheur individuel (quête non seulement excusable, mais nécessaire, pour qui revendique le statut d'être humain) et l'engagement social (ou, à tout le moins, une conscience lucide de l'absurde évitable). Camus résume ce dilemme par une paronomase devenue célèbre: *solidaire* ou *solitaire*.

Naturellement, le choix entre solitude et solidarité est grandement tributaire de la distance. Non seulement la prairie canadienne est à mille lieues des grands foyers européens d'amertume, mais elle est ici reléguée dans un autre temps, celui de l'enfance – à contre-courant de l'histoire. L'amertume ne devrait pas atteindre ce royaume. C'est pourtant le contraire qui se passe, à la toute fin du «Manitoba», quand la reformulation du mot et de l'idée de mirage dissipe la féerie pour entraîner, de surcroît, une interrogation: ce mirage reformulé, qu'est-il en somme? Cette illusion, est-ce le repli du solitaire ou est-ce l'utopie du solidaire? Qu'importe la réponse (et aucune réponse n'est faite), ce qui semble compter ici c'est la prise de conscience: nul royaume n'est à l'abri de l'amertume, nulle contrée, si continentale soit-elle, n'est assez loin de l'océan, de ses remous, de son sel, pour échapper au goût du malheur. C'est la même dialectique que dégage Albert Le Grand lorsqu'il note chez Roy l'image récurrente d'un «être partagé», d'un «être double tirillé entre le besoin d'être ici en sécurité et là en liberté, ici à l'ombre et là dans la lumière [...]» (Le Grand, 1965, p. 39). Bref, la conclusion du «Manitoba» impose, même assortie de modalisation appuyée («j'imagine», «pourraient»), le mot qui sonne le glas, sinon d'une espérance, du moins de la vision rassurante d'une plaine indemne, *incontaminée*: «J'imagine que nos frères de langue au Manitoba pourraient devenir *solidaires* du Québec et le Québec de ces vies qu'il a longtemps ignorées ou laissées à elles-mêmes» (Roy, 1982, p. 120, nous soulignons).

#### NOTES

1. *Fragiles lumières de la terre* rassemble en un volume des textes épars publiés par Gabrielle Roy entre 1942 et 1970. Ces écrits sont présentés non pas par ordre chronologique mais par genre. D'après François Ricard, à qui Roy a confié la tâche «de choisir

ces textes parmi un assez grand nombre et de les grouper à son gré» (Roy, 1982, p. 9), cette disposition a le mérite «de fournir une ordonnance un peu mieux équilibrée» et de soutenir «l'unité profonde qui, par-delà la variété de leurs sujets et de leurs formes, anime tous ces écrits et justifie leur publication en recueil» (Roy, 1982, p. 11). Mais il est bien entendu, comme le souligne François Ricard, que «la frontière entre les reportages et les souvenirs, par exemple, [n'est] pas si étanche qu'elle ne permette de nombreux recoupements entre les deux sections, tant au point de vue de la matière traitée qu'à celui de la manière et du ton employés» (Roy, 1982, p. 11). D'autre part, il importe de souligner avec François Ricard que les textes figurant dans *Fragiles lumières de la terre* «sont pour la plupart des écrits de circonstance, qu'on devra donc lire, autant que possible, en tenant compte de leur date de rédaction [...]. Ainsi le lecteur pourra suivre l'évolution de l'écrivain, découvrir une autre facette de son talent, et aussi, dans une certaine mesure, connaître un peu mieux les sources et la signification de ses romans et chroniques, dans l'intervalle desquels ces textes ont pour la plupart été rédigés» (Ricard, 1982, p. 11). Pour un compte rendu de lecture critique de *Fragiles lumières de la terre*, on pourra se reporter, entre autres, à celui de Paul Socken (1994).

2. Par souci de cohésion générique, nous nous en tiendrons aux reportages. Ainsi, le texte «Mon héritage du Manitoba», placé sous la rubrique «Souvenirs», ne figurera pas dans notre analyse. Pour une introduction aux écrits journalistiques de Roy, on consultera, entre autres, Labonté (1982), Hahn (1995, 1996) et Clemente (1996).
3. D'après François Ricard, après la publication de *Bonheur d'occasion* qui marque la fin de l'activité journalistique de Roy, «[s]eul [c]e long article que Gabrielle Roy consacra au Manitoba [...] pourra encore rappeler la belle époque du *Bulletin des agriculteurs*» (Ricard, 1975, p. 48).
4. En 1975, dans son livre *Gabrielle Roy*, François Ricard estime que «Sainte-Anne-la-Palud» tient plus de la «description poétique» que du «reportage proprement dit» (Ricard, 1975, p. 48). C'est dire toute l'importance du descriptif dans ce texte.
5. Si l'on en croit François Ricard, «La Camargue» est, elle aussi, une «description poétique» plus qu'un «reportage proprement dit» (Ricard, 1975, p. 48).
6. À propos de ces voyages en France, notamment en Bretagne et en Camargue, François Ricard écrit dans *Gabrielle Roy: une vie*: «S'ils voyagent ensemble, Gabrielle et Marcel ne voyagent pas de la même manière. Tandis que lui, le nez dans le guide, cherche les églises, les monuments, les musées, s'arrêtant à tout moment pour acheter des piles de cartes postales, elle contemple les



paysages et s'intéresse aux gens du terroir. C'est par là, dit-elle, que la France lui procure ses plus fortes émotions, non pas des émotions artistiques, "qui sont d'un ordre différent, s'adressant en partie à l'intelligence, mais [de] grandes impressions provoquées par la nature alliée à des types particuliers de l'humanité". D'où son attachement pour les lieux les plus "sauvages" la Camargue ou la côte de Bretagne, par exemple, auxquelles elle consacre quelques textes dont la facture se situe à mi chemin du récit de voyage poétique et du reportage qu'elle a tant pratiqué naguère» (Ricard, 1996, p. 319).

7. Nous ne tenons pas compte, dans ce relevé, de «la plaine d'Arles» (Roy, 1982, p. 131) Voir plus loin.
8. Carol J. Harvey précise que, de façon générale, «la comparaison entre plaine et océan se fait volontiers au Manitoba, au point où l'on dit communément que les habitants de la Plaine sont d'excellents marins tant ils sont habitués à l'immensité et à la monotonie des grands espaces». Elle ajoute que, «dans le cas particulier de Gabrielle Roy, la prépondérance des images maritimes est peut-être reliée à l'épopée familiale, maintes fois racontée par sa mère, sur les lointaines origines acadiennes de la famille», récit où l'on trouve des «comparaisons maritimes». Enfin, Harvey estime que la fréquence des images maritimes est peut-être due à des lectures particulièrement marquantes, comme *La steppe* de Tchekhov et *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier (Harvey, 1993, p. 190-192).
9. «Nous arrivions à la place de la Concorde. J'étirai le cou et tâchai, entre les épaules et les têtes rapprochées, d'en capter au moins un aperçu. Cette noble place m'était devenue ce que Paris avait pour moi de plus précieux. C'était un peu de ma plaine natale redonnée à mon âme qui découvrait ici s'en être languie infiniment. Son ampleur au cœur de la ville resserrée m'était sujet d'aise toujours. Tout à coup je respirais à fond. Peut-être ce grand espace libre l'était-il d'autant plus qu'il se trouvait contenu entre des œuvres de pierre. Jamais je ne l'avais traversée [sic] sans me mettre à rêver d'y voir prendre et tourner une des tourmentes de neige de mon pays. J'imaginai combien il serait beau d'y voir le déroulement de la blanche fureur» (Roy, 1988, p. 285).
10. L'écrivain anglais Thomas de Quincey joue sur ce même registre quand il évoque la ville de Savannah-la-Mar, en Jamaïque. Plus que le lieu, c'est le nom qui le hante, «en raison», estime Claude Pichois, «de l'association de la terre (savane) et de la mer». Voir Charles Baudelaire «Un mangeur d'opium», dans *Les Paradis artificiels* (Baudelaire, 1979, vol. 1, p. 1401).
11. Avis partagé par Cédric May qui écrit à propos de cet espace: «Manitoba is [...] for Gabrielle Roy the paradise of her childhood

- and the source of her personal vision of the world» (May, 1981, p. 44). Voir aussi à ce propos Chadbourne (1978).
12. Deux autres promontoires européens ont mérité ce nom: le cap Finisterre en Galice et Land's End en Cornouailles.
  13. Nous reviendrons sur cela dans notre étude des opérations d'assimilation.
  14. Le *leurre* descriptif se manifeste également dans l'œuvre romanesque. On se reportera à notre thèse de doctorat (Université de Toronto, 1999), «Le descriptif dans l'œuvre de Gabrielle Roy». Le recours au leurre est analysé dans les chapitres consacrés à l'implantation et aux contours du descriptif (Dolbec 1999, p. 14-193).
  15. Témoignage (2003) de Jean-Claude Susini, résidant de la ville de Nîmes à l'époque où Roy visite la Camargue.
  16. Au delà des trois textes à l'étude, il faudrait dire qu'on a peut-être sous-estimé la présence allégorique de la guerre dans l'œuvre de Roy. Ainsi, dans *Bonheur d'occasion*. Emmanuel, en route vers le front, voit par la vitre du train un arbre aux «branches tordues», vidé de sa sève, aux «feuilles dures et ratatinées», et dont la carcasse est prise dans un réseau de fils électriques (Roy, 1978, p. 386). Est-ce une réminiscence des images tristement célèbres de soldats épinglés dans les barbelés? On sait la fréquence des analogies entre l'homme et l'arbre dans une œuvre où, comme l'a fait remarquer Marc Gagné, «l'arbre est frère de l'homme» (Gagné, 1973, p. 164).

#### BIBLIOGRAPHIE

- ADAM, Jean-Michel (1990) *Éléments de linguistique textuelle: théorie et pratique de l'analyse textuelle*, Liège, Mardaga, 265 p.
- \_\_\_\_\_ (1992) *Les textes: types et prototypes*, Paris, Nathan, 223 p.
- \_\_\_\_\_ (1993) *La description*, Paris, PUF, 127 p.
- ADAM, Jean-Michel et PETITJEAN, André (1989) *Le texte descriptif: poésie historique et linguistique textuelle*, Paris, Nathan, 239 p.
- BAUDELAIRE, Charles (1979) *Œuvres complètes*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 2 vol. [édition revue et complétée par Claude Pichois]
- CHADBOURNE, Richard (1978) «Two Visions of the Prairies: Willa Cather and Gabrielle Roy», dans CHADBOURNE, Richard, DAHLIE, Hallvard et PÉNELHUM, Terence (dir.) *The New Land: Studies in a Literary Theme*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, p. 93-120.

- CLEMENTE, Linda M. (1996) «Gabrielle Roy: évolution d'un style narratif», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 8, n° 2, p. 219-237.
- COLLET, Paulette (1992) «Pays de plaines, paysages marins dans l'œuvre de Gabrielle Roy», dans GALLANT, Melvin (dir.) *Mer et littérature*, Actes du colloque international «La mer dans les littératures d'expression française du XX<sup>e</sup> siècle», tenu à l'Université de Moncton les 22, 23 et 24 août 1991, Moncton, D'Acadie, p. 257-263.
- DOLBEC, Nathalie (1999) *Le descriptif dans l'œuvre de Gabrielle Roy*, thèse (Ph.D), University of Toronto, 471 p.
- GAGNÉ, Marc (1973) *Visages de Gabrielle Roy, l'œuvre et l'écrivain*, Montréal, Beauchemin, 327 p.
- HAHN, Cynthia T. (1995) «À la recherche d'une voix: les premiers récits de Gabrielle Roy», dans ROMNEY, Claude et DANSEREAU, Estelle (dir.) *Portes de communications: études discursives et stylistiques de l'œuvre de Gabrielle Roy*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, p. 47-68.
- \_\_\_\_\_ (1996) «Gabrielle Roy: portrait d'une voix en formation», dans FAUCHON, André (dir.) *Colloque international «Gabrielle Roy»*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 29-39. (Actes du colloque soulignant le cinquantième anniversaire de Bonheur d'occasion, tenu au Collège universitaire de Saint-Boniface du 27 au 30 septembre 1995)
- HAMON, Philippe (1993) *Du descriptif*, Paris, Hachette, 247 p.
- HARVEY, Carol J. (1982) «Les collines et la plaine: l'héritage manitobain de Gabrielle Roy», *Bulletin du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest*, p. 22-27.
- \_\_\_\_\_ (1992) «La plaine-mer de Gabrielle Roy», GALANT, Melvin (dir.), *Mer et littérature*, Actes du colloque international «La mer dans les littératures d'expression française du XX<sup>e</sup> siècle», tenu à l'Université de Moncton les 22, 23 et 24 août 1991, Moncton, D'Acadie, p. 247-255.
- \_\_\_\_\_ (1993) *Le cycle manitobain de Gabrielle Roy*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 273 p.
- \_\_\_\_\_ (1994) «Georges Bugnet et Gabrielle Roy: paysages littéraires de l'Ouest canadien», *LittéRéalité*, vol. 6, n° 1, p. 53-67.
- LABONTÉ, René (1982) «Gabrielle Roy, journaliste, au fil de ses reportages (1939-945)», *Studies in Canadian Literature*, vol. 7, n° 1, p. 90-108.
- LE GRAND, Albert (1965) «GABRIELLE ROY ou L'être partagé», *Études françaises*, vol. 1, n° 2, p. 39-65.

- MAY, Cédric (1981) «The Flickering Lights of Planet Earth: The Presentation of Manitoba in the Work of Gabrielle Roy», *Bulletin of Canadian Studies*, vol. 5, n° 2, p. 38-47.
- MOCQUAIS, Pierre-Yves (1984) «La prairie et son traitement dans les œuvres de Gabrielle Roy et de Sinclair Ross», dans MOCQUAIS, Pierre-Yves, LALONDE, André et WILHELM, Bernard (dir.) *La Langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*, Actes du 3<sup>e</sup> colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, tenu au Centre d'études bilingues les 25 et 26 novembre 1983, Regina, Centre d'études bilingues, University of Regina, p. 151-168.
- \_\_\_\_\_ (1995) «Structuration sémantique dans l'œuvre de Gabrielle Roy: l'exemple des lexèmes prairie et plaine», dans ROMNEY, Claude et DANSEREAU, Estelle (dir.) *Portes de communications: études discursives et stylistiques de l'œuvre de Gabrielle Roy, Sainte-Foy*, Presses de l'Université Laval, p. 175-192.
- PICCIONE, Marie-Lyne (1996) «La dialectique de la plaine et de la montagne dans l'œuvre de Gabrielle Roy», dans FAUCHON, André (dir.) *Colloque international «Gabrielle Roy»*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 313-322. (Actes du colloque soulignant le cinquantième anniversaire de Bonheur d'occasion, tenu au Collège universitaire de Saint-Boniface du 27 au 30 septembre 1995)
- PRÉVERT, Jacques (1961) *Paroles*, Paris, Gallimard, 293 p.
- PRIMEAU, Marguerite A. (1973) «Gabrielle Roy et la prairie canadienne», dans STEPHENS, Donald G. (dir.) *Writers of the Prairies*, Vancouver, University of British Columbia Press, p. 115-128.
- REUTER, Yves (2000) *La description: des théories à l'enseignement-apprentissage*, Paris, ESF éditeur, 230 p.
- RICARD, François (1975) *Gabrielle Roy*, Montréal, Fides, 191 p.
- \_\_\_\_\_ (1996) *Gabrielle Roy: une vie*, Montréal, Boréal, 646 p.
- ROY, Gabrielle (1951) «Sainte-Anne-la-Palud», *Nouvelle revue canadienne*, vol. 1, n° 2, p. 12-18.
- \_\_\_\_\_ (1952) «La Camargue», *Amérique française*, mai-juin, p. 8-18..
- \_\_\_\_\_ (1962) «Le Manitoba», *Magazine Maclean*, juillet, vol. 75, p. 18-21, 32-38.
- \_\_\_\_\_ (1969) *La route d'Altamont*, Montréal, Éditions HMH, 255 p.
- \_\_\_\_\_ (1978) *Bonheur d'occasion*, Montréal, Stanké, 396 p.

- \_\_\_\_\_ (1982) *Fragiles lumières de la terre*, Montréal, Stanké, 249 p.
- \_\_\_\_\_ (1987) *Un jardin au bout du monde*, Montréal, Stanké, 231 p.
- \_\_\_\_\_ (1988) *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Boréal, 505 p.
- SAINT-MARTIN, Lori (1998) *Lectures contemporaines de Gabrielle Roy: bibliographie analytique des études critiques (1978-1997)*, Montréal, Boréal, 190 p.
- SOCKEN, Paul (1994) «Fragiles lumières de la terre, écrits de Gabrielle Roy», dans DORION, Gilles (dir.) *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (tome VI), Montréal, Fides, p. 347-348.
- VIAU, Robert (1992a) «Les prairies dans trois romans de Gabrielle Roy», ALLAIRE, Gratien, DUBÉ, Paul et MORCOS, Gamila (dir.) *Après dix ans... bilan et prospective*, Actes du onzième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, tenu à la Faculté Saint-Jean les 17, 18 et 19 octobre 1991, Edmonton, Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean, University of Alberta, p. 77-89.
- \_\_\_\_\_ (1992b) «Personnages et paysages de l'Ouest dans les romans de Gabrielle Roy», *L'Ouest littéraire: visions d'ici et d'ailleurs*, Montréal, Méridien, p. 89-139.